

## Accompagner Olivier Cadiot

« Mais au fond c'est quoi le problème ? »  
*Histoire de la littérature récente II*, p. 250

Les textes qui suivent reprennent en grande part les interventions du colloque qui s'est tenu en octobre 2015 à l'Université Paris Diderot autour de l'œuvre d'Olivier Cadiot et en sa présence. Il est toujours un peu périlleux de parler ou d'écrire sur les écrivains qui ont encore une œuvre en cours, au plus loin de cette bonhomie silencieuse et cette plasticité herméneutique qu'ont les auteurs classiques du répertoire et qui sont pain béni pour tout travail critique serein. Cela soulève même toute une cascade de problèmes méthodologiques, éthiques, affectifs et même politiques. Est-on jamais à la bonne distance face à un auteur vivant et une œuvre vivante ? Ne risque-t-on pas d'effacer l'œuvre sous la figure de l'auteur ou d'effacer l'auteur sous une conception un peu périmée de l'œuvre anonyme et tenant toute seule debout, ou d'effacer les deux sous la glose critique ? La clarification théorique (ou au moins sa tentative) n'est-elle pas toujours un *pharmakon*, mi-remède mi-poison mortel, pour la création littéraire ? Il y a ainsi, plus moralement, le risque d'embaumer vivant notre auteur, de lui faire un mausolée dans le dos ou de l'épingler comme un joli papillon sur un tableau de naturaliste, donc de le périmer dans le geste même où l'on prétend le célébrer. On se souvient des mots tout venimeux de Sartre à l'encontre de l'exercice critique dans *Qu'est-ce que la littérature ?* : « Il faut se rappeler que la plupart des critiques sont des hommes qui n'ont pas eu beaucoup de chance et qui, au moment où ils allaient désespérer, ont trouvé une place tranquille de gardien de cimetière. » C'est venimeux mais ce n'est pas entièrement faux pour les universitaires et les critiques en général : de fait, dans nos pratiques quotidiennes, nous ne sommes jamais très loin d'être des gardiens de cimetière. Car s'amuser trop longtemps au milieu des vivants nous voue à un destin plus funeste encore. Car anticiper ou développer pour son propre compte les idées naissantes et les formes inchoatives de l'autre, c'est souvent les tuer dans l'œuf :

tels les petits de la lionne, elles ne porteront plus son odeur et n'auront plus grande chance de survie.

Pire encore, critiquer ce n'est pas seulement célébrer, c'est aussi bien interroger les limites, donc analyser, décomposer, anatomiser : à l'heure où l'on interdit avec raison toute dissection *in vivo* des animaux, est-il vraiment légitime d'en perpétuer le geste pour les écrivains et les artistes vivants ? On est d'avance comme pris en tenaille entre le risque de copinage plus ou moins toxique et le risque de torture et d'assassinat plus ou moins ciblés, entre séduction vampirique et froideur clinique inhumaine.

Il y a aussi des risques plus personnels et plus inavouables.

Terreur de rejouer dans le réel et à ses dépens l'incipit d'*Annie Hall* : dans une queue de cinéma, un cuistre pérore en tous sens sur les enseignements de Marshall Mac Luhan quand Woody Allen, n'y tenant plus, sort de la queue et va chercher, dissimulé derrière une affiche, le vrai Mac Luhan en chair et en os pour lui demander de le faire taire – scène éminemment jubilatoire, sauf quand ledit cuistre c'est soi-même. Terreur aussi de se savoir presque à coup sûr d'avance obsolète : on a prétendu faire un point sur l'ensemble de l'œuvre mais celle-ci s'est déjà déplacée ailleurs et on est déjà largué. Depuis 2015, Olivier Cadiot a publié deux volumes de son *Histoire de la littérature récente*, qui rebat nombre de cartes de son œuvre, du récit vers l'essai, du long monologue intérieur vers l'aphorisme, de la robinsonnade vers la descente dans l'arène, et les traductions de *La Nuit des rois* de Shakespeare et de *La Collection* de Harold Pinter qui réinventent l'art de l'anachronisme et toute la dialectique de la soumission et de l'appropriation. Pffuit, ça va trop vite. Travailler sur Olivier Cadiot, c'est un peu comme partir à la chasse au Snark : on s'arme « d'espoir, de dés à coudre, de fourchettes, de soin », mais dès qu'on croit l'avoir saisi, il est déjà ailleurs. On était prévenu du départ : le facteur vitesse, c'est le facteur x de toute son œuvre, Michel Gautier avait déjà écrit de belles pages à ce sujet il y a quelques années à propos de *Retour définitif et durable de l'être aimé*. Mais on peut mieux le mesurer trois ans après ce colloque : il n'est pas sûr que les grands écrivains vivants, comme le Snark de Carroll, existent vraiment puisqu'ils sont sans cesse en débord d'eux-mêmes sauf à s'arrêter d'écrire.

Mais ce n'est pas tout, car il y a encore des risques politiques, en

tout cas micro-politiques, à s'interroger en commun sur un écrivain vivant. Risques pour ce dernier : le visibiliser et le distinguer dans son champ avec un colloque universitaire et une cascade d'interventions savantes, c'est non seulement l'offrir en pâture à tous les ressentiments, toutes les jalousies, toutes les petites gens du champ, le champ littéraire, comme tout champ social, n'étant pas un comité des sages, mais c'est surtout risquer de le couper de tout un lectorat populaire, c'est-à-dire de la possibilité vitale d'être partagé par n'importe qui, en le classant d'avance parmi les écrivains trop savants pour être lus. Or on n'écrit comme on ne crée jamais de gaieté de cœur pour des *happy few*, on s'y résigne, ce n'est jamais qu'une « adresse de compromis » au sens où Freud parlait de formation de compromis. Risques symétriques pour les participants de ce colloque : est-ce que s'attacher à l'ultra-contemporain n'est pas une manière de céder au présentisme consumériste du jour et risquer de transformer l'Université en sous-traitant du marché de l'édition ?

« *Expérience morte, expérimentez* » : entre Beckett et Nietzsche

« On va faire avec ce qu'on a. On a notre corpus,  
disent certains universitaires

—quel drôle de mot, *corpus*, est-ce une maladie ? »

*Histoire de la littérature récente II*, p. 248

Heureusement, tous ces risques ne sont à maints égards que des risques comiques. Et puis on ne travaillerait jamais sur rien ni sur personne si on écoutait trop la voix de celui que Nietzsche appelait « le scrupuleux de l'esprit ». Expérimentons d'abord et on verra bien ensuite ce qu'il peut en ressortir. Revenir en quelque sorte à l'essence de l'Université moderne qui n'est ni un tribunal, ni une salle de classe, mais un laboratoire.

Le titre initial de ce colloque était d'ailleurs : « Expérience morte, expérimentez » en double clin d'œil d'une part à « Imagination morte, imaginez », le titre choisi par Samuel Beckett pour l'un des textes publiés dans *Têtes-mortes*, d'autre part à Nietzsche qui voulait voir dans les philosophes-artistes de l'avenir avant tout des expérimentateurs. Car il est certain que le travail d'Olivier

Cadiot tient autant à Beckett qu'à Nietzsche. L'écriture d'un désastre ou d'un naufrage et la promesse d'un nouveau gai savoir ; l'effondrement final et la relève prophétique ; une poétique des ruines et une poétique du pont. Ses personnages constituent ainsi une belle « galerie de crevés » comme ceux de Beckett mais sont tout aussi proches de la cohorte d'hommes supérieurs effondrés que peint Nietzsche au quatrième livre de son Zarathoustra, car ce ne sont pas tout à fait des clochards « ne rien voulant, ne rien pouvant », plutôt des êtres entre-deux – un capitaine Nemo encore bel homme, un Vendredi bienveillant, des médecins vaguement nazis, un mage presque aphasique, une vieille dame qui ne manque pas de tenue, une jeune provinciale pleine d'allant – qui expérimentent encore comme ils peuvent.

Nous nous proposons ainsi de lire son œuvre comme une injonction à retrouver des capacités d'expérimenter, avec les moyens du bord et de l'époque, la langue, l'écriture, la pensée et peut-être la vie. De *L'Art poétique* (1988) à *Un mage en été* (2010), des premiers *cut-up* à la méthode Robison qui court de *Futur, ancien, fugitif* à *Un nid pour quoi faire*, de la fragmentation du héros au surgissement de nouvelles voix narratives, nous voulions tenter de récapituler, sous le patronage de Beckett, l'ensemble des formes volontairement disparates d'expérimentations auxquelles nous invite son œuvre : expérience d'écriture (Courtois, Faerber) ; expérience de poésie hors d'elle-même (Zimmermann) ; expérience de lecture (Wajeman, Woelfel, Dupart) ; expérience esthétique (Mangion) ; expérience sensible (Gauthier) ; expérience philosophique (Bouju) ; expérience métaphysique (Brendlé) ; expérience de dire Je (Hönig, Farah) ; expérience thérapeutique (Rabaté) ; expérience politique (Zaoui, Cusset) ; expérience d'enfance (Loret).

On dira peut-être que cela fait beaucoup, mais les plans d'expérience ainsi abordés sont contigus. Ils passent les uns sur les autres, et des uns aux autres. Ils construisent à chaque fois des lignes de fuite, des méthodes provisoires, des magies d'images, de vitesses variées.

Il n'est toutefois pas sûr qu'on puisse faire très longtemps de l'expérience un mot d'ordre ou un impératif. S'écrier « expérimentez ! » c'est un peu comme s'exclamer « Désirez ! », c'est généralement s'empêcher pour de bon. C'est pourquoi il vaut

peut-être mieux lire les différentes interventions qui suivent comme des tentatives plus modestes d'accompagner Olivier Cadiot dans son travail en cours.

### *Accompagner Olivier Cadiot*

« On peut voir la chose autrement et transformer  
le moment de résignation en fête »

*Histoire de la littérature récente II*, p. 248

Que veut dire alors accompagner un auteur vivant ? Accompagner c'est d'abord supporter, aux deux sens du terme, soutenir et souffrir, encourager et prendre en charge. C'est lui dire : on est là, il faut continuer, tu vas continuer, nous avons besoin de toi, nous allons donc t'aider et tu vas nous aider à t'aider. Soutenir l'autre de son manque et de son attente. C'est presque un classique. Et ça marche parfois.

C'est ensuite, plus paradoxalement, l'enjoindre, pour parler comme Stendhal, à ne pas trop perdre son temps à « barrer toutes les avenues contre la critique » : avance donc dans ce que tu as à faire, d'autres se chargeront plus tard ou hors champ d'en extraire la substantifique moelle.

C'est encore ni juger depuis on ne sait quel surplomb, ni se mettre à l'écoute d'une parole révélée, mais cheminer ensemble, arpenter les mêmes espaces interstitiels. C'est là encore une grande figure beckettienne : ni *friendship*, ni *mastership*, mais *companionship*. Que l'écrivain et son critique soient comme Mercier et Camier, « débiles mais plus résolus que jamais » et avançant de conserve.

C'est qu'il faut bien le dire : l'œuvre d'Oliver Cadiot est accueillante. Depuis *L'Art poétique*, le lecteur peut se loger dans les bribes et dans le babil décousu des exemples de grammaire. Il en fait sa voix. Dans la neutralité soudain mise en évidence des énoncés les moins personnels, il trouve les échos d'une histoire qui est la sienne, qui est la nôtre. Une petite musique, tout à la fois comique, distanciée et légèrement pathétique, gagne par le tempo de la découpe. Et Robinson nous propose dès la quatrième de couverture de *Futur, ancien, fugitif*, « des conseils précis pour la fabrication d'objets simples à réaliser soi-même ». Un kit de survie pour

tous, en quelque sorte. Et la petite voix, charriant les restes d'un naufrage poétique sans pathos, nous embarque dans sa musique, qui glisse vers le monologue polytonal des livres suivants. Accompagner Cadiot, ce n'est finalement « pas un problème », car nous sommes, depuis le début de ses livres, ses compagnons dans le cercle d'une parole instable, dans la *compagnie* (encore un grand mot beckettien) qu'il crée puisque la solitude de Robinson est intensément peuplée de voix et d'activités en tous genres. Il suffit de se laisser aller à la féerie (sur les pas de la fée de *Fairy queen*) et à une forme d'insouciance qui est parfois la politesse d'un désespoir. Il suffit alors de glisser, d'avancer, de danser, de plonger. Tant de verbes d'actions littéralement évoqués dans l'œuvre qui agit sur nous par contagion vocale.

La recherche ne s'arrête avec la liquidation de Robinson. Il ne faut pas moins de quatre récits dans *Providence* pour redéployer l'aventure, la rejouer sur un autre mode. Et *Histoire de la littérature récente* tire son charme de nous livrer une enquête en train de se faire. L'écrivain selon Olivier Cadiot est ainsi un homme de bon conseil, surtout quand il nous explique qu'il ne faut pas se précipiter de devenir écrivain, qu'on a le temps.

Alors prenons-le, ce temps, avec lui. Relisons, savourons, vocalisons, réfléchissons, laissons résonner. Oui, continuons d'entretenir la compagnie de son œuvre. En ne refermant rien, en nous mettant moins à l'unisson – la disparité des approches témoigne au contraire des prises multiples qu'on peut trouver dans ses livres – qu'au même tempo.

DOMINIQUE RABATÉ ET PIERRE ZAOUÏ